

CRÉATION EN COURS

Librinova”

JL Tissot

Le Destin au crépuscule

© JL Tissot, 2026

ISBN numérique : 979-10-439-1600-7

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Du même auteur

UNE NUIT À ADEN, Tome 1, essai romancé, Emad Jarar, IggyBook, 2018

UNE NUIT À ADEN, Tome 2, roman, Emad Jarar, IggyBook, 2018

SIALIMAR, roman, Emad Jarar, IggyBook, 2021

Chapitre 1 : Ville de Salinas¹

Ce dernier jeudi d'octobre à Salinas.

Sophie m'avait tout expliqué en seulement quelques lignes. Elle avait délicatement laissé dans notre chambre une jolie enveloppe toute rose contenant une petite lettre de rupture.

Voilà plus de cinq mois que ma femme m'a quitté. Avec mes boniments et toutes ces embrouilles, elle avait fini par me plaquer tout simplement et sans demander son reste. J'ai encore du mal à m'y faire, même préparé comme je l'étais. Presque six mois déjà que j'avais quitté Salinas un jeudi après-midi pour retourner chez moi à Fleury². Il n'y avait déjà plus personne dans cette grande maison, n'était cette enveloppe toute de silence sur notre lit qui m'attendait, patiemment. Je m'interroge sur ce besoin de l'avoir toujours sur moi cette lettre, et depuis si longtemps, tel un talisman conjuratoire. Pour vouer ses soins à des paroles d'adieu, pourquoi s'en remettre à des récriminations, en arriver à de vulgaires allégations pour rendre compte de cet abandon ?

Sur le soir qui déjà pointe, je la déplie fatalement cette maudite lettre, qu'à maintes reprises j'avais refaite en esprit ces derniers temps. N'aurais-je pu la ranger n'importe où, la mettre au rebut s'il le fallait, quand j'avais quitté pour de bon notre maison de Fleury, capitale de la Romagnie³, pour qu'elle cesse de me presser, pour m'en déprendre enfin, m'en débarrasser pour de bon. Eh bien non. Cette lettre, je la vois comme un remords qui m'enserrait et m'aura finalement usé. Je n'ai pas eu le courage de la bazarder pour me retrouver à nouveaux frais !

Tout bien réfléchi, j'avais pris le parti d'aller à rebours d'une vie réussie et je me pose la question : n'était-elle pas en fait ce lien avec mon existence dorée d'avant... oui, ne serait-elle pas la conjonction de mes deux vies, cette lettre ? L'éliminer peut paraître simple après tout, sauf que, sans elle, c'est un peu la quatrième feuille du trèfle qu'on eût enlevée, celle de la bonne fortune qui me délaisse. Sans elle, je crains de n'être qu'un point de plus, vivotant seul dans mon nouveau monde.

Assis au bord du crépuscule dans cette nature dominant la mer, attendant Safia, je la relis de nouveau pour me pencher sur ma vie d'avant. Je n'y décèle que des lamentations inutiles, des conclusions périmées, caduques, qui ne veulent plus dire grand-chose. Un langage d'une autre vie. Sur cette feuille déjà fripée par le temps et l'usure je reconnais pour partie l'écriture cursive de Sophie, étirée de hampes parsemées et illustrée de jambages parfois recourbés d'un cœur, où s'abandonne çà et là une petite pâquerette. Des lettrines élancées pour un style orné, tout en rondeur : que du bonheur dans cette écriture délicate, déliée, qu'elle prêterait de l'émotion aux lettres. Nulle tendresse toutefois dans ce texte, il n'en sort rien que d'amer ! Le ton sec, coupant, est comme une lame bien aiguisée. Ah ! ces phrases, elles ne parlent que de séparation, divorce, avocats, pension alimentaire, garde des enfants... ces maudites phrases.

Aurais-je dû lui répondre, je lui aurais dit : pourquoi évoquer la garde des enfants ainsi qu'on le ferait pour des animaux de compagnie ? Séparation : l'amour, qu'est cela quand les sentiments n'y sont plus ? Divorce : qu'importe si l'on ne vit plus dans le même monde ! Pension : que ne suffirait-il de s'ignorer en échange de quelques sous ? Les avocats : à quoi servent ces braves gens quand rien n'est plus à justifier ? Tout paraît bien dérisoire. Me manque-t-elle autant du reste Sophie, patientant le soir sur ce rocher, que je suis ému à ce point à l'évocation de mon enfance, sinon à l'idée de revoir vingt-deux ans après l'amour de mes vingt ans ?

Mais cette tristesse de lettre, je serais fier de mon sort et je n'en viendrais pas à m'en lamenter à sa seule lecture. Je ressens que je ne me suis battu pour préserver ma famille qu'en reculant quand j'avais privilégié le supposé devoir envers mes ancêtres, préférant défendre des traditions comme on se bat pour son honneur. Voilà bien ce que je me reproche.

Assis sur cette roche blanche, j'accompagne le crépuscule. Le soleil rejoint la mer, envoyant ses derniers rayons par-delà l'horizon. L'ombre de la nuit jette un voile presque transparent. Le ciel, qui se recueille et laisse par places des traînées pourprées, ourlées de sang, engloutit si bien la clarté du jour qu'à peine on remarquerait qu'il se pommelle de quelques nuages tristes. Au loin d'une chaude journée d'automne s'élèvent des fines crénelures de filets de brume qui tremblotent et frangent la ligne des flots. Je m'apprête à me fondre doucement dans l'obscurité, de là où je me trouve, en haut de la falaise, près de cette cabane en bois de ma jeunesse. Bleu de nuit est déjà la mer. Je la contemple, mais sans

cette griserie de l'âme qui saisissait ce gamin que j'étais, à cet endroit, quand je me perdais facilement dans ces espaces et que mes rêves flirtaient avec les vagues entre deux houppées d'écume, ou qu'au raz de l'eau je suivais une mouette qui voletait avant de s'élancer dans les cieux. Parce que j'étais jeune, je me sentais aussi léger que le tendre souffle de la brise.

Me voilà seul, sans mes deux enfants, seul avec moi-même, seul à seul avec mes souvenirs, sachant que l'abandon de mes rêves d'adolescent hantera désormais mes nuits d'adulte. Disons-nous pour nous bercer, comme Sénèque déjà : on vaut mieux quand on est seul⁴ ; mais, avouons-le, un malheur vient rarement seul, et son cortège de hontes ou de griefs n'est jamais loin ; il y a que je m'en trouve minable, n'ayons pas peur des mots, face à l'absurdité que j'avais créée. Que l'on évoque leur bonne étoile pour expliquer le succès des imbéciles, certes ! mais la chance, si jusque-là j'en avais été verni, elle m'aura bien délaissé. La providence, je n'y crois plus. Comment fus-je amené à pareille situation ?

Comme une rengaine, il m'arrivait à tout propos de remettre en question l'existence de Dieu. À supposer que j'eusse à convaincre quelqu'un ou à prouver quoi que ce fût d'intéressant dans un tel domaine, dès l'instant que personne ni surtout Dieu n'en exigeait autant de moi. Inconsciemment du reste, était-il possible que je voulusse de la sorte enjôler ma belle-famille, tout ce qu'il y a de plus catholiques mes beaux-vieux, en insistant que j'étais moins un muslim de naissance qu'un athée par conscience ? En clair, il valait mieux passer pour un athée que jouer au muslim si je devais être tout à fait adopté par ma belle-famille ou jamais admis par la société romagnienne.

Aveuglé par mes succès professionnels, j'avais pris le melon, et comme mes raisonnements à cette époque émanaient de mon brillant esprit, ou du moins en étais-je assuré, je les considérais lumineux. À ceci près que mon beau-père, lui, j'avais eu du mal à le persuader de la sincérité de mes intentions. Fervent catholique et qui avait de la religion, il s'en méfiait lui du melon. Soit qu'il eût nourri des sentiments de vengeance à mon endroit pour avoir séduit sa fille, ou qu'il m'eût prêté d'ourdir un complot familial ou soupçonné de feints détours

propres aux ambitieux de tout poil, il demeurait méfiant, ayant probablement conservé un doute à mon sujet. Il me toisait souvent de son drôle d'air qui aurait dû me faire réfléchir. Il le prenait cet air d'autres fois, jetant ses quinquets en biais, me guignant à peine d'un œil, pointant son sourcil pour un élan de dédain, surtout s'il jugeait que l'absurdité qu'il pouvait trouver à une situation ne méritait pas l'ennui d'un regard. C'est à ce point que je me sentais souvent obligé de le tranquilliser puisqu'il s'agissait en ce temps de mon beau-père. Tel était-il, et si cauteleux qu'il fallait bien que je tinsse le rôle de l'intéressant utile, vu que c'était la place que je m'étais assignée dans cette vie : sunnite, certes, mais seulement né comme ça, par hasard, que je lui avais assuré pour le détendre, sans qu'alors le doute m'eût saisi.

Mais enfin, fermons cette parenthèse du gars qui s'explique par un long soliloque. Force est de conclure néanmoins que le rôle de l'athée est assez ingrat dans une société musulmée. C'est éventuellement pour cette raison que je me trouvais bien en Romagnie, un État séculier. Et en prime, il y en a beaucoup des musulms tout-à-fait intégrés dans la société, pratiquants ou non, des athées aussi. En somme, des pareils à moi. Un vrai paradis, pour nous, pour mes deux enfants, même pour quelqu'un qui se méfie de son existence.

Chapitre 2 : Le dilemme des prénoms

À un moment donné, j'avais songé à prénommer mon fils : Mohammed. C'est que j'y avais bien réfléchi. Pareil prénom aurait ravi mes parents. Comme je les avais abandonnés et que c'était le prénom de mon père, j'y voyais l'avantage de racheter mon ingratitude à moindres frais. Il y avait donc là la fâcheuse propension à m'octroyer pour pas cher un brin de bonne conscience.

Citera-t-on que la nature de l'homme est forgée pour lutter avant tout contre lui-même. Mieux lui vaudrait alors être armé des meilleures intentions. Jugeons-en pour ma gouverne. Grâce à une insistance presque intime, j'avais fini par persuader ma femme, Sophie, d'opter pour nos enfants sinon des prénoms musulms⁵, du moins arabe de consonance. Et pourquoi, me direz-vous, pourquoi, quand j'avais décidé de faire ma vie en Romagnie ? C'est je crois pour le respect des aînés, pour exaucer le vœu de mes parents, honorer notre famille du legs d'une tradition, pour maintenir les coutumes, se conformer aux injonctions, ce fil conducteur, et puis... patin, couffin, dirons-nous.

Pour autant, je m'étais gardé de proposer tout de suite Mohammed comme prénom à Sophie, et, quand cette idée géniale m'était venue et que je m'apprêtais à lui en toucher deux mots, je me suis vite ravisé. La connaissant bien, j'avais été très prudent avec cette question. Du reste, cela aurait pu être funeste à son père : imaginez, lui apprendre le prénom de son petit-fils, Mohammed. Et puis quoi encore ! Un coup de sang peut vous envoyer au purgatoire en peu de temps à son âge et dans sa condition de misanthrope musulmique⁶. L'opposition de ses parents à un tel choix était une source d'inquiétude pour Sophie, certes ; elle en aurait aussi pâti en société : comment présenter son fils Mohammed sans une moue de gêne à toutes les petites mondaines snobinardes qu'elle fréquentait.

Des Mohammed, après tout, il s'en trouve des tombereaux dans chaque quartier, de Fleury à Salinas. C'est un blase en forte demande. Pour ma part, j'estimais vertueux de réserver prioritairement ce prénom à tous les autres. D'ailleurs⁷, car il n'était pas nécessaire de se l'accaparer dès lors que je ne voyais pas trop l'intérêt d'appeler notre fils de la sorte ni ne trouvais mon compte à cela. Reconnaissons que c'est moins utile pour quelqu'un de

parfaitement intégré : ne peut-on s'en passer quand on n'a guère envie de rien prouver de cette manière et que l'on a réussi sa vie ?

Au nouveau-né, il eût fallu ensuite lui affecter un prénom composé pour le différencier de tous les autres Mohammed, pour y apporter une touche d'élégance ou de coquetterie. Aurais-je suggéré du Mohammed que Sophie eût immédiatement contre attaqué en proposant du Jésus pour deuxième prénom, j'en mets ma main à couper, ne serait-ce que pour contenter ses parents et éviter un drame ; le risque n'était pas négligeable, connaissant mon beau-père. Un dénommé Jésus, par contre, je n'en ai jamais rencontré ni depuis deux millénaires ni dans mon quartier. De ce prophète, je n'ai ni vent ni voie, en ceci qu'on croise rarement Jésus en Romagnie.

Pour composer ce prénom, notre marchandage aurait forcément abouti à Mohammed Jésus, voire avec un petit trait d'union pour bien les unir ces deux-là et éviter que le fiston renonce à l'un ou à l'autre en cours de route. Mohammed-Jésus... je m'y serais volontiers rangé, ça m'allait bien à moi au cas où ma belle-famille eût insisté.

Vis-à-vis de l'inévitable insistance de la partie adverse, j'eusse à la rigueur admis un Jésus-Mohammed, sauf que mon bambin aurait souffert de harcèlement avec Jésus en premier prénom, à l'école comme dans la cour de récréation. Maintenant que j'y pense, les D'ailleurs les plus musulimisés⁸ me seraient tombés sur le paletot, m'accusant d'avoir eu le toupet d'associer Jésus à notre Mohammed sacré, le sceau des prophètes. D'autant plus qu'Allah avait bien confirmé à notre saint de Prophète que Jésus se nommait en vérité Issa et non Jésus. Gageons qu'avec Issa-Mohammed, l'affront eût cette fois été fatal à la santé de mes beaux-parents. En soi, Jésus, ça m'empêchait quelque part aux entournures ; on irait jusqu'à le juger comme un handicap dans ce pays en dehors des églises. Tout réfléchi, j'ai vite enterré cette idée de génie.

Sophie a de toute façon tranché ce débat avant qu'on eût le temps de l'ouvrir. Je la soupçonnais de lire dans mes pensées tant elle me surpassait en intelligence. « Je souhaiterais pour mes enfants des prénoms qui les fassent sourire à la vie, qu'ils soient heureux de porter et sans trop de marque », qu'elle s'attacha à me laisser entendre à mots couverts, de son ton mignard qu'elle prenait de temps à autre pour mieux m'amadouer. Au fond, ça m'aurait bien dit moi de lui faire plaisir. Mais elle sentit vite qu'il s'agissait pour moi d'une fierté, celle de respecter la tradition paternelle, laquelle nous suit à la trace de